



—Mais quel diable de pardessus avez-vous là... ?
—Allons bon ! Je me suis encore trompé, j'ai pris celui de ma femme !

ODIEUX PLAGIAT

—Très drôle, votre pièce... Pas étonnant... l'idée est de moi.
—Ah bah !
—Ne niez pas, il y a dix ans que j'ai dit devant vous : "Il faudrait pour le théâtre faire quelque chose de drôle."

Emile Gautier, un écrivain sérieux, s'inspirant de ce qu'il croit être le vrai motif de la guerre du Transvaal : l'amour de l'or, croit que, dans un avenir rapproché, les Etats-Unis et le Canada se disputeront, les armes à la main, l'enviable et lucrative suzeraineté du Klondike.

Il débute ainsi :

"Possible que l'or soit une chimère ! Mais cette chimère mène le monde.

"On peut dire de l'or ce que le fabuliste Esopé disait de la langue : il est à la fois la meilleure et la pire des choses. Tout dépend de la façon de l'envisager — et de la manière de s'en servir,

"Il n'est pas de crime que la soif "sacré" de l'or n'ait fait commettre et la responsabilité des neuf dixièmes des abominations qui ont ensanglanté ou déshonoré l'histoire lui est entièrement imputable. Mais, en revanche, quelle féconde semence de progrès, quel incomparable instrument de civilisation !

"Je ne parle pas seulement de l'or considéré comme le symbole usuel de la richesse et par conséquent de la puissance. Je ne veux le voir qu'en tant que métal jaune, pesant et sonore, dont le mystérieux sortilège hypnotise et ensorcelle le monde à la ronde, sans en excepter les plus sceptiques et les plus impassibles.

"A ce point de vue, si c'est l'or, l'or infâme et scélérat, qui a déchaîné la guerre dans le Sud-Africain, et qui menace de défaire le Transvaal après l'avoir fait, n'est-ce pas également à l'or, à l'or bienfaisant, à l'or créateur, que la Californie, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et tous ces *Runds* de la Hollande australe, où, depuis quelques jours, les balles *dum-dum* sifflent leur chanson de mort, doivent d'être autre chose que de vagues expressions géographiques ? N'est-ce pas par l'or et pour l'or que là-bas, tout là-bas, au delà du cercle polaire, sous le ciel pâle de l'Alaska, une civilisation nouvelle, fertile en surprises et riche de promesses, est en train d'éclore ?"

* * *

Pour M. Gautier, il n'est probablement pas d'exemple qui atteste la toute-puissance du génie humain stimulé par l'appât de l'or, d'une façon plus suggestive, que cet extraordinaire développement du Klondike, qui tient à la fois du roman et de la féerie.

D'autres pays, sans doute, s'étaient, avant celui-là, transfigurés, sous la même influence, au point de devenir des foyers de lumière et de prospérité avec leur semis de cités florissantes, San-Francisco, Melbourne, Sacramento, Hobart-Town, Johannesburg, comparables aux plus fameuses capitales du vieux monde. Mais, jusqu'ici, tous ces prodiges s'étaient accomplis dans des pays bénis du soleil, où la Nature prodigue à pleines mains ses dons les plus précieux. Puis, à naître et à grandir, ces civilisations improvisées à la lueur fauve des pépites avaient mis plus ou moins de temps : dix ans, vingt ans, trente ans, un demi-siècle.

Pour le Klondike, au contraire, c'aura été un coup de théâtre, une série continue de changements à vue, une fantasmagorie vertigineuse.

Rappelez-vous, continue M. Gautier, que lors de la dernière Exposition universelle de Paris, il n'y a pas encore onze ans, personne au monde, à part quelques trappeurs, quelques chasseurs de fourrures, ne soupçonnait seulement l'existence de cet Eldorado polaire. Et voici, que l'an prochain, le Klondike aura son exposition particulière, ses vitrines, ses palais, ses pyramides de lingots, ni plus ni moins que les vieux *placers* qui ont défrayé tant de légendes !

Rappelez-vous qu'en 1896 — il y a trois ans ! — toutes ces villes dont la presse cosmopolite répète à tout bout de champ les noms étranges, qu'elle a eu tant de peine à apprendre à orthographier correctement, Skagway, Dyea, Bennett, Dawson, Atlin, etc., n'étaient encore que des tas de huttes, mieux faites pour loger des Eskimaux que des chrétiens ! L'exode des mineurs avait pourtant commencé, mais décimés par le froid, la fatigue et la faim, ils tombaient en route comme mouches, jalonnant de leurs squelettes raidis par le gel, le long des cols et des défilés, la route de la Terre promise. Rien n'y a fait, ni ces tragiques exemples, ni les circulaires ministérielles signifiant à la foule impatiente des aventuriers les difficultés et les périls — insurmontables disait-on — de l'aventure.

La fascination de l'or a été plus forte que tout. Le bruit s'était répandu — bruit confirmé depuis, d'ailleurs, par les événements — que, là-bas, il n'y avait qu'à se baisser et à gratter (plus ou moins péniblement et longtemps) la neige, pour se relever les poches pleines d'or. Il n'en fallait pas davantage pour mettre les multitudes en branle.

Et il s'est trouvé que c'étaient les multitudes qui avaient raison contre les timorés et les sages. Au début, sans doute, nombre de malheureux ont succombé victimes de leur incurie, de leur ignorance et de leur ténacité. Il faut bien essuyer les plâtres, et comment, sans casser quelques œufs, réussirait-on à faire une omelette ? Dans les batailles contre les forces naturelles, absolument comme dans les fratricides batailles entre les hommes, il y a fatalement des morts et des blessés...

Il n'empêche que, finalement, la victoire — et quelle victoire ! — est restée à l'esprit d'entreprise, servi par l'audace et par la science.

* * *

Aujourd'hui, écrit encore M. Gauthier, Dawson-City, le Johannesburg boréal, compte plus de 30,000 habitants. On y trouve — comme à Johannesburg et comme à Paris — des hôpitaux et des *music-halls* ("beuglants"), des églises et des cafés (*saloons*), des banques, des écoles, des restaurants, des hôtels, voire des théâtres, jusques y compris une salle d'opéra, avec une troupe *ad hoc*. On n'y voit encore ni tramways électriques, ni chalets de nécessité, mais ça viendra, car tout vient à point à qui sait attendre. Dawson-City n'est pas majeure, dites donc, puisqu'elle compte trois printemps à peine, dans un "patelin" où les printemps sont plutôt courts...

En revanche, elle a son service postal, qui fonctionne aussi bien que n'importe où. Elle a même son service télégraphique et je crois bien avoir été le premier Parisien, après le destinataire et les employés transmetteurs, à tenir en main la première dépêche expédiée par lui. Elle a le téléphone, bien entendu, et le cinématographe : ce qui nous permettra, dans quelques mois, de nous faire une idée *de visu* de la vie à Dawson, des types et du mouvement des rues. Il n'est pas jusqu'au phonographe, ce "dernier cri" du progrès, qui n'y ait ses adeptes, et pas plus tard que la semaine dernière, il m'a été donné d'ouïr un message *verbal* parvenu sans encombre à Paris des bords de l'Yukon, sous les espèces et apparences d'un cylindre de paraffine.

* * *

Je suis certain que mes lecteurs me sauront gré de consacrer ma prochaine chronique à leur faire connaître la dernière partie de l'intéressant article de M. Gautier sur une région qui nous touche de si près, dont il va être grandement question au cours de la présente session fédérale, sur laquelle une demi-douzaine de livres bleus sont publiés depuis un mois, et que les étrangers voient d'un œil naturellement moins partial que le nôtre.

KODAK.